

L'HUMANISME AU XX^e SIÈCLE : GIDE, CAMUS, YOURCENAR

par Laura BRIGNOLI (I.U.L.M., Milan)

À force de creuser de nos dents l'écorce des choses, nous finirons bien par trouver la raison secrète des affinités et des désaccords... (*L'Œuvre au Noir*)

Ce que je propose ici c'est une promenade dans les avatars d'un lieu qui, au cours du XX^e siècle cristallise la solution du rapport entre l'homme et le monde. Avant d'entrer dans le vif du sujet, cherchons à focaliser, en économisant au maximum les mots, le climat culturel de la première moitié du siècle. Le premier après-guerre exaspère les tendances déjà présentes dans les années 1910. La science se révèle impuissante à expliquer une réalité qui refuse de plus en plus d'entrer dans des schémas préétablis. Face à un monde qui chancelle, sous l'effondrement du dogmatisme sur lequel s'érigeaient la science aussi bien que la philosophie et la religion, on se trouve privé de points de repère auxquels s'accrocher et un sentiment d'incertitude s'installe. C'est donc le refus de la rationalité en tant qu'instrument de connaissance et la conséquente réévaluation de l'inconscient qui instaurent une crise de l'individu en conflit avec une réalité à laquelle il ne sait pas s'adapter. L'exaltation de la sensualité aux dépens des élucubrations de plus en plus vaines fait évoluer cette inquiétude vers une solution provisoirement optimiste. Mais la volonté de rendre compte d'une réalité instable et mouvante sous ses multiples manifestations, dont le mystère forme la richesse, se heurte aussitôt à l'angoisse de l'inexplicable. Tel est le climat à l'ouverture d'un siècle qui produira le chant du cygne gidien, et l'œuvre entière de Camus et de Yourcenar. Mais pourquoi rassembler ces trois auteurs ? Évidemment la coïncidence d'environnement culturel est une raison un peu mince pour justifier leur parallélisme. Également insuffisante, même si elle est indiscutablement vraie, serait la perception d'un malaise qu'ils décrivent dans le rapport entre l'homme et le monde,

d'autres personnalités le thématisent, ce qui a permis de marquer cet intérêt pour l'homme au début du siècle du nom de nouvel humanisme^[1]. Mais on verra, à la fin, que cette notion constitue plutôt un point de différence entre les trois, et non d'analogie. Ce qui a stimulé ma recherche est en effet un mince fil rouge qui tisse une trame unique dans la production de ces trois auteurs, parce que la littérature exerce son charme lorsque le lecteur perçoit les réverbérations qui, d'une époque à l'autre, d'une œuvre à l'autre, se réfractent. C'est une scène silencieuse celle qui se répète chez les trois auteurs, d'un silence où pourtant retentissent les échos assourdissants de la vie. La densité de chacun de ces passages me permettra de saisir le sens dans lequel a évolué ce thème qui traverse tout le siècle^[2] et qui, dans les trois cas, se présente comme la solution offerte à l'homme pour vivre en harmonie avec le monde. À travers cette confrontation, on verra quels ajustements il faudra imposer à la notion déjà modernisée d'humanisme que l'on peut étendre aux trois auteurs et quelle signification transversale on peut en tirer pour définir la position yourcenarienne envers l'homme.

Voici la très célèbre scène de *L'Immoraliste* qui décrit le moment d'une prise de conscience, prologue d'une renaissance à la vie de la part d'un Michel de plus en plus maître de son existence :

Le matin d'un des derniers jours (nous étions au milieu d'avril) j'osai plus. Dans une anfractuosité des rochers dont je parle, une source claire coulait. Elle retombait ici même en cascade, assez peu abondante, il est vrai, mais elle avait creusé sous la cascade un bassin plus profond où l'eau très pure s'attardait. Par trois fois j'y étais venu, m'étais penché, m'étais étendu sur la berge, plein de soif et plein de désirs ; j'avais contemplé longuement le fond de roc poli, où l'on ne découvrait pas une salissure, pas une herbe, où le soleil, en vibrant et en se diaprant, pénétrait. Ce quatrième jour, j'avançai, résolu d'avance, jusqu'à l'eau plus claire que jamais, et, sans plus réfléchir, m'y plongeai d'un coup tout entier. Vite transi, je quittai l'eau, m'étendis sur l'herbe, au soleil. Là, des menthes croissaient, odorantes ; j'en cueillis, j'en froissai les feuilles, j'en frottai tout mon corps humide mais brûlant. Je me regardai longuement sans plus de honte aucune, avec joie. Je me

[1] Mais cette étiquette, qui possède une signification bien classique, a besoin, pour être employée aujourd'hui, d'une mise à jour. Mise à jour qui n'est pas une relativisation de la notion courante, mais une manière de remonter à l'étymologie du mot, à cette racine d' "humain", d' "homme" qu'il contient. L'humanisme au sens moderne est une exaltation de la dignité de l'homme.

[2] *L'Immoraliste* a été publié en 1902, *Noces* en 1939 et la version définitive d'*Un homme obscur* en 1982.